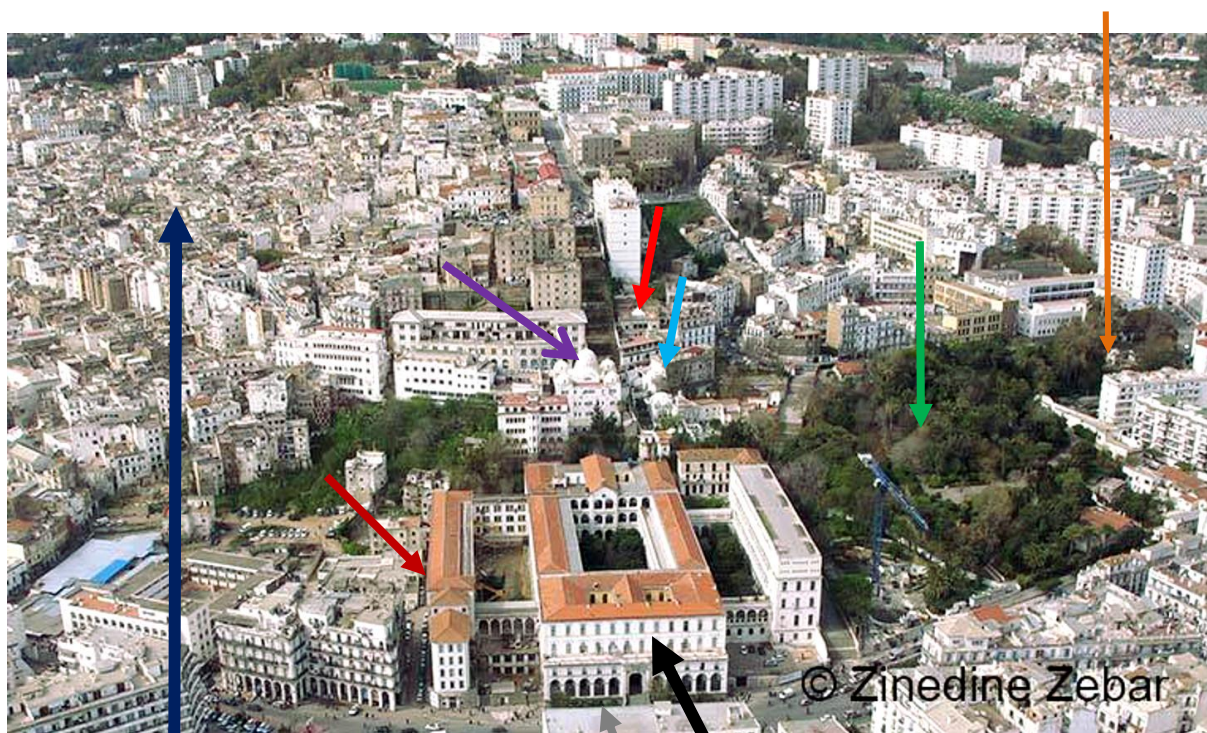




Les alentours du lycée Bugeaud à Alger

J'ai trouvé sur internet (que n'y trouve-t-on pas ?) une photo fort intéressante, photo aérienne centrée sur le lycée Bugeaud, le plus grand lycée masculin d'Alger ; de l'endroit, il est facile de saisir aussi de bonnes photos prises par satellite (voir à la fin), mais celle-ci, aérienne prise en oblique, est plus évocatrice ; j'y retrouve tous les alentours qui, durant les deux ans (1951-53) de ma vie de reclus en classe préparatoire au concours, me furent inaccessibles ou que j'ignorais ; j'avoue ma part de responsabilité, préférant, lors de rares occasions dominicales, m'éloigner de ces quartiers abritant mon "bagne", pour notamment me rendre chez mes parents à 50km de là. J'avoue aussi à ma honte qu'à l'époque j'ignorais même, sur les hauteurs, la proximité de l'ancienne demeure de mes arrière-grands-parents qui apparaît dans ce cliché. Des alentours immédiats du lycée, je ne recevais parfois que quelques échos que cette photo aérienne fait remonter en ma mémoire. C'est de ces alentours seuls que je vous entretiens ici car deux ans d'enfermement dans le seul but d'intégrer la merveilleuse école où je fus ensuite pendant trois ans, ne me semble pas sujet intéressant pour le lecteur.



CASBAH

LYCEE BUGAUD
Place Mermoz
Rue de la fonderie
Medersa

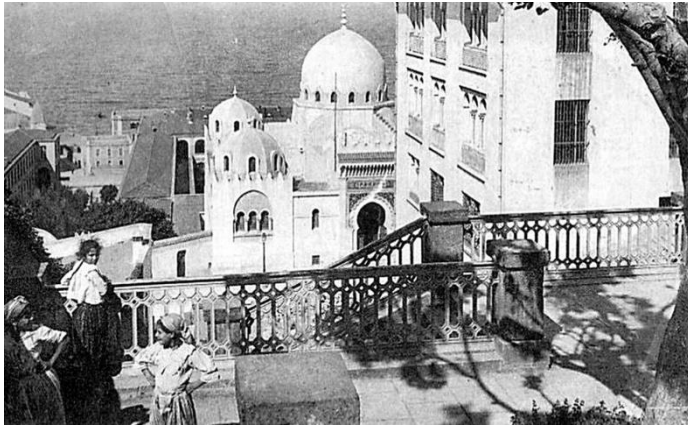
Palais Oriental (ss)

Mosquée sidi Abd er-Rahman

Jardin Marengo et Tombeau de la Reine

Le lycée Bugeaud fut construit entre 1862 et 1868, donc tôt après la Conquête (1830), comme le fut étonnamment, en si peu de temps et de si belle et moderne façon, une énorme partie de la nouvelle ville française.

Deux points n'apparaissent pas sur la photo : d'une part, la proximité de la mer que l'on verrait si le



cliché s'étendait à peine plus bas, d'autre part, comme pour toute la ville, le relief important des lieux, depuis la mer jusqu'au haut de la photo, et encore au-dessus, relief masqué ici par l'aplatissement dû à la prise aérienne de la vue. Le cliché ci-contre révèle ces deux points : on y voit au premier plan le haut des escaliers, plus bas la medersa avec ses dômes, plus bas, à sa gauche, une partie du lycée Bugeaud, puis une partie de la caserne Pélissier, et la mer.

Le lycée se situe à Bab-el-Oued et en bordure de la Casbah, l'Alger des turcs, escaladant la colline, depuis le port de l'époque, l'actuelle darse de l'Amirauté. Ainsi il fleure bon, et doublement, l'histoire : celle de cette cité du temps des Barbaresques qui pendant plus de trois siècles écumèrent redoutablement mers et rivages et celle de la création plus récente, le quartier populaire, surtout européen, constitué des nouveaux arrivants fuyant la misère : espagnols et maltais surtout, italiens et autres. C'est de cette population mélangée que naquit le parler dit *pataouète*, sorte de prolongement de la *lingua franca* portuaire du temps antérieur. Deux langages donc entouraient ce lycée, sanctuaire de la culture française : l'arabe d'Algérie et le *pataouète*. De plus, le lycée fait face à la mer, base de l'histoire de toute cette région : départ des Barbaresques allant arraisonner les navires et razzier les côtes, plus tard arrivée par elle de migrants venant des différents rivages méditerranéens.



*Le lycée vers 1912 desservi par les diligences
(derrière à droite, la medersa blanche avec ses dômes)*

Orienté vers le nord-est, le lycée fait face à la mer. A partir de la photo aérienne et en tournant dans des aiguilles d'une montre, voici quelques-uns des lieux et souvenirs de ces deux années.

Devant le lycée, la caserne Pélissier bouchait la vue sur la mer qu'on voyait, juste en partie, de l'aile gauche par laquelle nous passions pour rejoindre le réfectoire au sous-sol. Pour avoir une vue panoramique sur l'étendue maritime, analogue à celle du premier cliché de cette page, il fallait se trouver tout en haut, à l'étage supérieur de la façade, au-dessus de celui réservé au logement du proviseur, par exemple lors d'un séjour à l'infirmerie comme ce fut mon cas. Je me souviens, lors de ce petit séjour, d'une mer démontée malmenant au loin un malheureux chalutier dont j'imaginais la vie à bord, moi qui jouissais douillettement d'une chambre d'infirmerie, dans un lycée au chauffage cependant non prévu car inutile et nous ne souffrions pas de cette absence.



Tram devant le lycée, place Mermoz vers 1938

Entre lycée et caserne, la place Mermoz, station de tramways TA reliant les hauts d'Alger sud (Mustapha supérieur) et le fin fond de Bab-el-Oued. Le léger virage en arrivant de la ville par la rue de Bab-el-Oued avant de poursuivre par l'avenue de la Marne produisait sur les roues métalliques contre les rails un son qu'il me semble encore entendre, du moins une fois sorti du lycée, et audible dans tous les tournants du parcours du tram dans Alger.

Longeant le lycée sur le côté, à gauche, la rue de la Fonderie où étaient coulés les canons du temps des barbaresques, d'où son nom. L'un d'entre nous avait découvert que l'étage supérieur d'un des immeubles abritait quelques jeunes femmes indigènes. Un soir, après dîner, il nous les fit découvrir d'une salle du lycée presque à égale hauteur, en face d'elles qui, la nuit tombée agrippées à leurs fenêtres, telles oiseaux en cage, étaient ravies de cette rencontre que nous leur faisons à quatre ou cinq. Nous plaisantions de notre côté, ne sachant ce qu'elles devaient se dire, mais elles riaient bien et particulièrement quand notre *inventeur* se mettait à chanter de vieilles chansons comme *Paris c'est une blonde...* Qui étaient ces filles, mahométanes dans la partie de la demeure réservée aux femmes, ou filles de plaisir ? Peu importe, à l'époque de l'année où, le soir venu, les nuits étoilées africaines nous amenaient les chauds échos de la Casbah, elles nous attendaient. Petite détente entre reclus.

En poursuivant notre tour d'horloge autour du lycée, la photo nous montre, juste derrière lui et le surplombant de haut, la medersa, école coranique toute blanche, coiffée de ses dômes, construite à l'époque française (comme de très nombreuses autres dans toute l'Algérie), en 1904, dans le fameux style Jonnart du nom du Gouverneur Général de l'époque. Sous son égide, furent édifiés avant la première guerre mondiale, et dans tout le pays, de très nombreux monuments de ce style, certains assez prestigieux, aussi bien officiels ou administratifs comme à Alger la Grande Poste, la Préfecture, que publics comme la Medersa d'Alger, ou destinés à des entreprises privées comme, toujours à Alger, l'immeuble de la *Dépêche Algérienne*, et même des églises. De tels monuments constituent par exemple à El-Biar dans la banlieue immédiate au-dessus d'Alger, un bel ensemble homogène.

Lycée et medersa étaient séparés par un terrain vague en forte pente, où foisonnait la végétation et où pullulaient les rats aisément visibles en plein jour. Ce paradis végétal pour rongeurs était isolé du lycée, tout en bas, par un couloir sanitaire muré côté terrain et au sol en dur. Les rats ne se privaient en rien pour s'y rendre aussi. La fenêtre de notre salle de mathématiques donnait précisément sur ces pentes sur lesquelles durant les cours, s'attardaient parfois nos yeux distraits. Dès qu'apparaissait le moindre de ces animaux, un cri retentissait : « un rat ! » ; généralement dans le même temps, le découvreur se levait et pointait son doigt en direction du repéré, suivi dans son mouvement par nombre d'entre nous poussant le même cri de guerre. Située en face de notre salle d'études, cette salle de cours nous servait souvent d'isoloir pour préparer nos colles voire nous distraire en observant la gente « trotte-menu » dans ses ébats. Un samedi ou un dimanche, l'un de mes labadens en fit, par la fenêtre, tomber par mégarde un tube de lait concentré sucré qui atterrit dans le couloir de séparation ; irrécupérable donc sauf pour le rongeur qui eut tôt fait de s'en emparer, n'hésitant pas à le hisser au-delà du mur de soutien où nous pûmes le voir encore un temps. Agit-il seul ou à deux comme pour le transport des œufs, nous ne le sûmes pas. Une autre fois, m'étant muni d'une pierre trouvée Dieu sait où, à moins que ce ne soit un objet contondant inutile, je me plaçais tout juste au dessus d'un rat en place fixe, affairé à je ne sais quoi dans le fameux couloir ; puis je lâchais la pierre ou l'objet juste au-dessus de la tête de ma victime désignée. De cette hauteur, le choc fut tel, précisément sur le crâne, que, comme mu par une catapulte, le rat fit un bond vertical de 70cm et retomba raide mort.

Derrière la medersa, un peu à sa droite, sur la photo aérienne, on voit monter la longue rampe d'escaliers du boulevard de Verdun (1871). Elle longe juste à sa droite celle qui fut de 1884 à 1919 la double demeure de mes arrière-grands-parents, de style *Régence turque d'Alger* ; on aperçoit en bas celle que la famille appelait *la maison du bas* construite au début du 20^e par mon arrière-grand-père, chirurgien militaire à la retraite et, juste au-dessus, avec ses dômes et les arches du portique de la terrasse, *le Palais Oriental* (vers 1860) proprement dit. De ces demeures, je ne dirai rien ici car outre qu'à l'époque j'ignorais leur présence, voire leur existence, j'ai produit diverses études, surtout de la plus ancienne à l'histoire intéressante et qui renferme un trésor archéologique. Cela est résumé dans

un des chapitres (<http://arts.medit.occ.pagesperso-orange.fr/palor.htm>) de mon site. Sur le sujet, un texte plus complet était paru en 2008 dans *l'Algérieniste*. J'ai découvert par hasard que la première partie, celle consacrée à la demeure, en avait été reprise à mon insu sur internet (http://www.alger-roi.fr/Alger/casbah/palais_oriental/pages/5_casbah_palais_oriental_algerianiste123), heureusement sous mon nom, j'espère sans trop d'erreurs. En vérité, pour voir cette double demeure, il fallait se



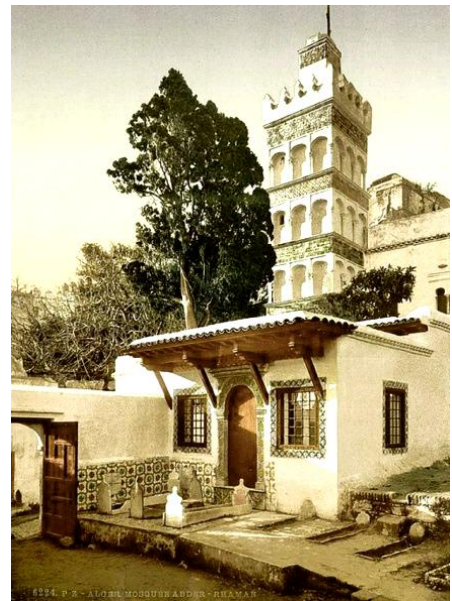
trouver tout en haut du lycée, au niveau de l'infirmerie et encore, comme le montre le cliché ci-contre (flèches rouges), on n'aperçoit que la plus ancienne des deux au surplus en partie masquée par la végétation.

Cour centrale du lycée avec en haut au centre, sa chapelle et derrière, la medersa, et la plus ancienne des demeures (flèches rouges) de mes arrière-grands-parents.

Wust al-dâr de la double demeure de mes arrière-grands-parents : à gauche, celui du Palais Oriental proprement dit, à droite, celui de la "maison du bas".

A peine plus à droite, au-dessous, au niveau de la medersa, la mosquée funéraire de Sidi 'Abd-al-Rahmān, le saint patron (1437-1471) d'Al-Jazā'ir (Alger), superbe ensemble ancien transformé entre 1696 et 1730, à partir de la *qubba* élevée en 1611, hors de la casbah, pour renfermer le tombeau du saint. Y fut enterré aussi le dernier bey de Constantine, mort après la Conquête. Mais ce bel et riche ensemble n'était pas visible ni audible du lycée.

Ce n'était pas le cas du jardin Marengo dont on voit la masse verte sur la photo aérienne, juste à droite du lycée. A partir du printemps, dès le soir venu, il nous charmait des échos amoureux de la nature. Précisons d'abord qu'entre lui et le lycée, masqué sur la photo par une aile du lycée en haut de laquelle se trouvait notre dortoir, montait la longue rue Abd er-Rahman, interminable suite d'escaliers, allant rejoindre à son sommet la rampe Valée, lovée sur elle même, comme le sont, plus au sud, les tournants Rovigo, tant est marqué le relief de la ville. Aux beaux jours, dès potron-minet (nous nous levions très tôt), nous ouvrons la fenêtre du dortoir donnant précisément sur la rue aux escaliers d'où montaient les parfums de mer et du jardin. Une ribambelle de... minets, justement, était déjà là,



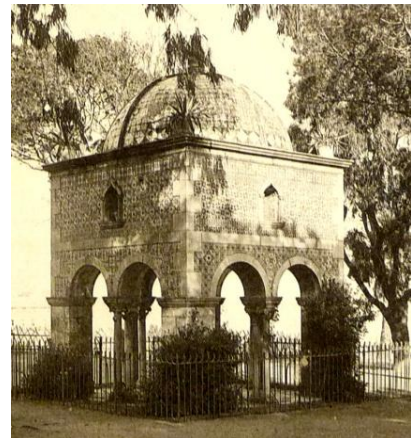
avant que ne se pointe une mère aux chats chargée d'un couffin de poisson et à la vue de laquelle s'augmentait le nombre de ces félins de tout poil accourant pour se jeter sur la pitance. J'imagine les folles roucoulandes et autres bagarres nocturnes produites par ces animaux dès le mois de janvier, en bas de notre dortoir, au deuxième étage de cette aile du lycée ; j'imagine car, peut-être assommé de sommeil par une journée de travail, je ne me rappelle plus les avoir entendues.



Le jardin Marengo vers 1905

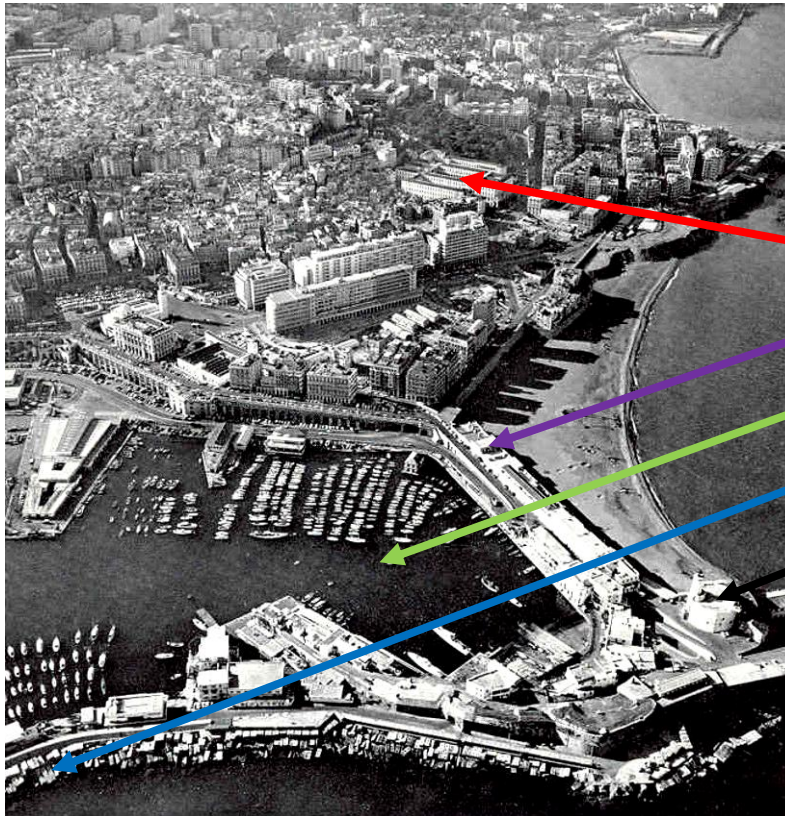
du 18^e, de récupération. De ce jardin établi sur les pentes comme nécessairement d'autres de la ville (parc de Galland, parc Saint-Saëns...), je n'ai rien vu à l'époque de mon enfermement, me contentant le soir, privé de musique, d'écouter le chant des batraciens (*alias* amphibiens), faisant folâtrer mon esprit dans une campagne qui me manquait. Je l'imaginai aussi, vers la même époque de l'année quand, assis au soleil au pied du muret bordant la petite cour attenante à notre salle d'études, à l'étage, j'étudiais les familles botaniques ; il me semblait alors, froissant ces plantes odorantes, humer les senteurs des ombellifères (cerfeuil, fenouil...) et des labiées (menthe, thym, romarin, lavande...). Petits plaisirs simples du vagabondage de l'esprit tout axé sur le travail, l'étude, le concours ...d'où la réclusion.

Faute de roucoulandes félines, ce dont je me souviens, c'était dès le soir à partir du printemps, des chauds coassements des grenouilles établies dans les bassins du jardin. Celui-ci fut créé dès la Conquête, en 1833 par une équipe de condamnés militaires aux travaux forcés sous la conduite du colonel Marengo. Il y fut construit en 1848 le *Tombeau de la Reine*, en réalité cénotaphe abritant le buste du Duc d'Orléans et de la Reine Amélie, et entièrement revêtu de carreaux de faïence espagnols



en France, trois seulement la surpassaient. Au point de vue architectural, elle avait été l'objet de prouesses techniques pour sa construction et elle présentait diverses innovations comme l'absence de toit, remplacé par deux panneaux d'acier s'ouvrant par chaudes journées, la mettant alors à ciel ouvert.

Pas toujours à vrai dire, car je me souviens au moins pour ce qui est de ce quartier, d'être allé un dimanche voir le film *Pandora* au Majestic, gigantesque salle de cinéma de 4000 places. Elle se trouvait rue Eugène Robe, rue parallèle à l'avenue de la Marne, prolongement de la rue de Bab el-Oued, mais plus près de la mer. Construite au tout début du 20^e siècle, elle était alors au nombre des 10 plus grandes salles du monde et,



Mais, mes meilleures échappées, dans un secteur un plus éloigné du lycée, étaient celles des jeudis matins prévus pour le sport facultatif.

Lycée Bugeaud

Jetée Khayreddin

Darse de l'Amirauté

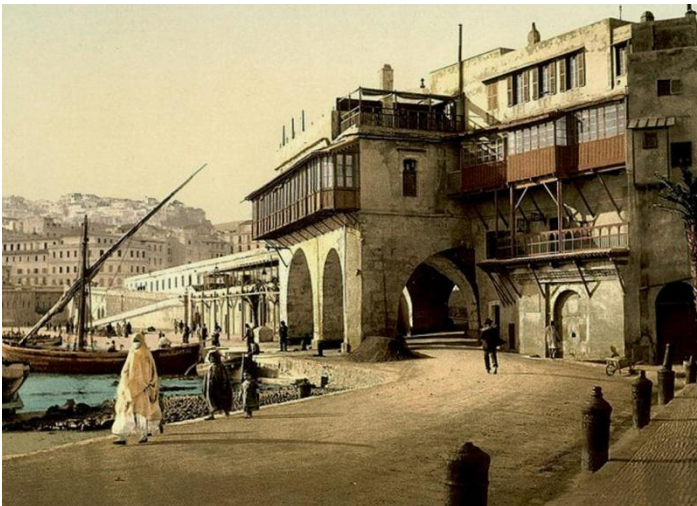
Lieu de la baignade

Phare de l'Amirauté

A partir de la mi-mars, notre sport à nous, quatre ou cinq habitués, consistait à nous rendre par delà l'Amirauté pour la baignade en mer. Nous passions par le vieux quartier de la Marine

qui, 120 ans auparavant, fut le coin chic de la toute jeune Alger française en construction mais qui à notre époque était plutôt délabré, si bien que l'année après notre sortie du lycée, il fut démoli pour la construction de l'avenue du 8 novembre, bien visible sur cette photo aérienne prise donc après 1953, et marquée, entre lycée et Amirauté, par les deux barres d'immeubles l'encadrant. Pour parvenir sur notre lieu des délices, nous nous rendions donc à l'Amirauté par la jetée construite en 1529 sous Khayreddin,

frère de Barberousse, précédemment tué ; après avoir liquidé les tenants du peñon espagnol, surveillant la ville barbaresque, et alors établi sur ce qui était un des îlots, Khayreddin relia ainsi celui-ci à la ville.



*Au centre, les voûtes ; à droite la fontaine ;
au fond, la ville et au-dessus la Casbah*

Juste au sortir des voûtes, nous passions devant l'adorable fontaine Baba 'Ali (1765) tapissée de carreaux de faïence de Barcelone, d'époque, et de plaques de marbre aux bas-reliefs glorifiant le dey d'alors. Poursuivant notre route, nous allions nous établir juste après le RUA, de l'autre côté du môle, coté mer, où, sur les blocs, nous





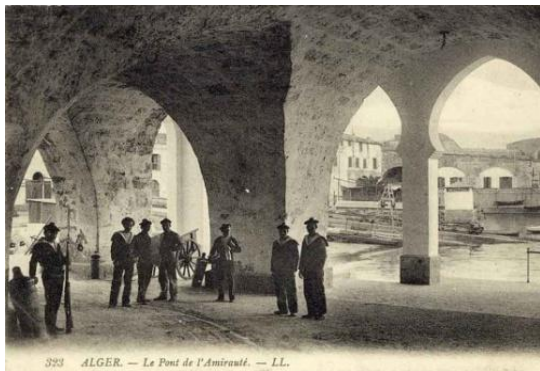
96 ALGER. — Le Môle. — LL.

Les blocs de nos matinées « printano-jupitériennes »

qui dans l'Odyssée d'Homère habitait ce qui pourrait être l'île de Djerba. Comme les plaques de la Casbah apposées juste après la Conquête sur ces multiples ruelles pour les distinguer, car souvent sans nom à l'origine, celle de la rue des Lotophages était ovale et blanche, la graphie étant en noir et en creux. L'appellation Lotophage ne signifie pas comme on a pu le dire *mangeur de lotus* mais plus probablement *mangeur de jujubes* (*Ziziphus lotus* = jujubier).

allions passer notre matinée entre plongeurs, nages en surface et en profondeur, et délassément au soleil, étendus sur la roche.

En fin de matinée, quittant à regret les lieux, nous revenions vers le lycée pour le déjeuner, après être repassés sous les voûtes, laissant pour une semaine ce charmant coin de l'Amirauté. Sur le retour, on croisait, perpendiculaire à la mer, la petite rue ancienne des Lotophages, nom d'un peuple



373 ALGER. — Le Pont de l'Amirauté. — LL.

Les voûtes de l'Amirauté

A droite, ensemble de l'Amirauté avec sa darse



Regonflés pour affronter les dernières rudes journées d'étude en vue du concours, nous rentrions au lycée, baigné d'un temps, agrémenté des maigres distractions printanières données par le petit peuple des alentours immédiats : chats matinaux, rats diurnes, filles et grenouilles vespérales.

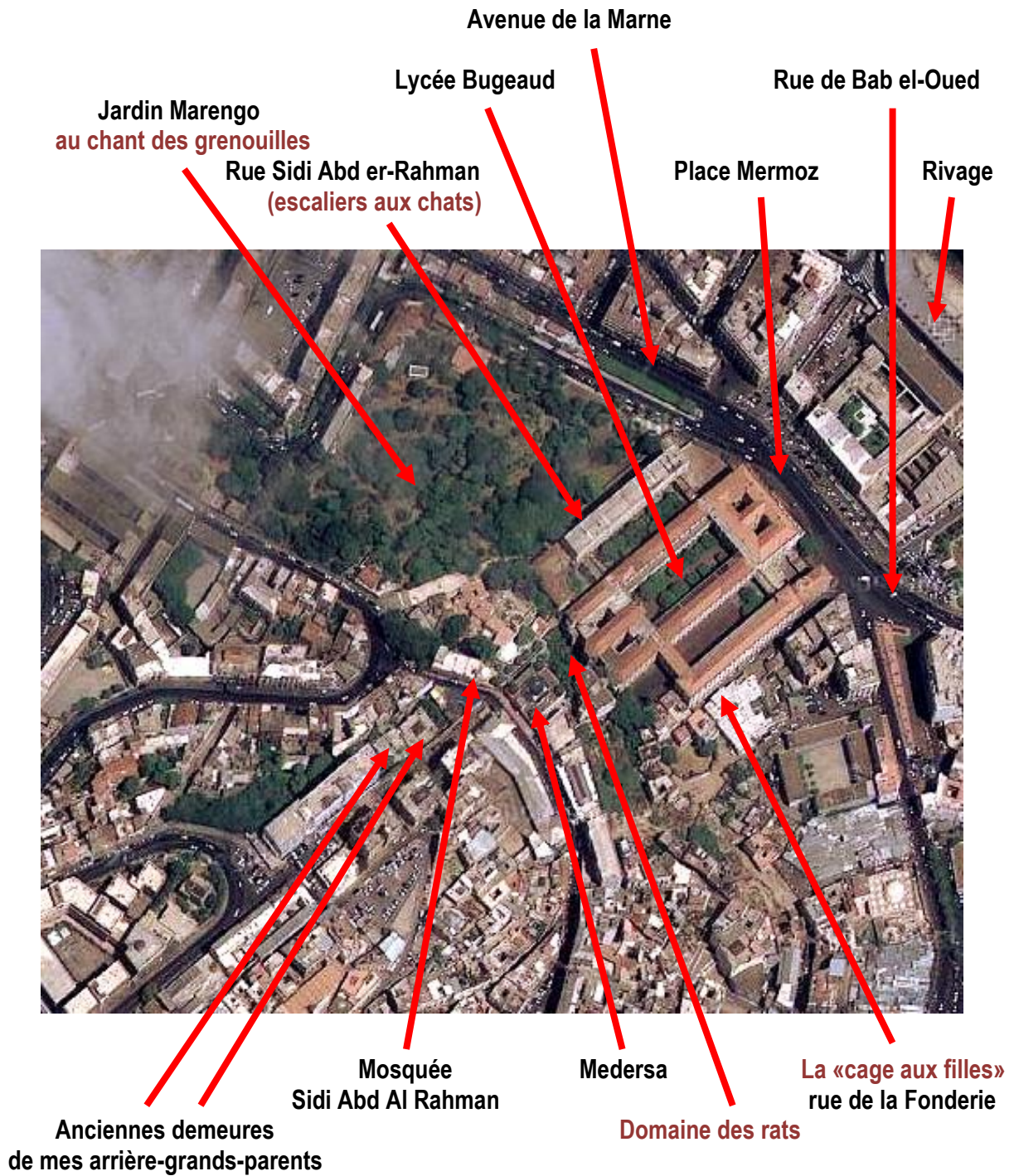


Le lycée Bugeaud à ses débuts



L'entrée

Alentours du lycée Bugeaud



Autour du lycée Bugeaud (vue du satellite)